

# À la vie, à la mort



Prod

Avec «Le dernier souffle», Costa Gavras nous invite à parler plus simplement de la mort pour mieux l'accompagner.

Parler de la mort avec sagesse, empathie et fantaisie ? C'est le menu du « Dernier souffle », le nouveau film de Costa Gavras avec Kad Merad et Denis Podalydès. **Le film parle de la mort, mais reste très lumineux. Était-ce l'intention de départ ?** Costa Gavras : Tout est parti de l'envie d'accepter l'idée de la mort. Dès notre plus jeune âge, on apprend à éviter d'en parler pour finir par en avoir peur. Voire même la refuser, alors qu'on sait bien que ça nous arrivera à tous. C'était mon cas jusqu'à ce que je découvre le livre écrit par Claude Grange et Régis Debray. Un médecin en soins palliatifs et un philosophe dialoguant sur le sujet en partant de cas variés, et soulignant l'importance de regarder la mort en face pour mieux l'accompagner. Car le seul choix qu'on a face à la mort, c'est de l'accepter ou non.

**Y a-t-il des éléments du film inventés pour le cinéma ?** La fin. Sans trop en dire, je voulais terminer sur une note célébrant la mort comme une étape importante de la vie. Il y a aussi la motivation du philosophe joué par Denis Podalydès. Il apprend au début du film qu'il a une petite tache à suivre de près, et se demande tout au long du film si la mort le guette, et comment l'appréhender si c'est le cas. Le troisième élément de fiction, c'est la vie familiale de ce personnage. Je



Denis Podalydès et Kad Merad. Belgalmage



Costa Gavras. Belgalmage

voulais qu'on voie ses enfants car, en parallèle à la mort, il y a nécessairement la vie.

**Le film suggère que la France est en retard sur la question, tant du côté des docteurs que des patients et de leurs familles...** C'est très humain de ne pas réussir à dire toute la vérité. Cette terreur liée à l'idée de la mort doit être déconstruite, mais en attendant elle est bien réelle. Les Américains sont plus brutaux sur la question et ne tournent pas autour du pot lorsqu'il s'agit d'annoncer le temps de vie restant à un patient. Je pense que c'est mieux. À l'école, on devrait dire à un moment donné que tout le monde dans la classe va mourir un jour. Sans trop insister, mais pour s'habituer au sujet et dédramatiser cette étape. Et les médecins dans les hôpitaux doivent apprendre à s'asseoir avec le patient, à leur prendre la main pour les

écouter, et discuter d'égal à égal pour le apaiser. On parle d'un changement radical qui doit commencer dès leur apprentissage à l'université. On devrait s'inspirer de la Belgique, de la Suisse, du Québec...

**Quid de la question de l'euthanasie, toujours interdite en France ?** C'est absurde et ridicule ! Certains traitements maintiennent les patients en vie sans prendre en compte leur peine, qui elle aussi est prolongée. On parle de souffrance physique, spirituelle, mais également familiale puisque les proches veulent absolument être présents pour chasser la mort. Tout ça à cause de nos angoisses. C'est une forme de torture si on y pense, alors que la plupart des patients savent instinctivement quand la mort arrive, et donc quand il faut arrêter de s'acharner.

**Vous avez grandi en Grèce. Quel est le rapport à la mort là-bas ?** J'ai grandi dans un petit village où nous mettions les morts au milieu d'une grande pièce. Tout le monde se mettait autour, les femmes pleuraient pendant un moment et les hommes cachaient tant bien que mal leur tristesse. Après un moment, on se mettait à discuter du mort. En bien, en mal, peu importe, car on finissait toujours par en rire. C'est étrange, mais c'est un moment mélancolique qui finit par honorer la vie. Et je crois que mon film va dans ce sens-là.

**Quels autres films parlant de mort vous ont marqué ?** Récemment, j'ai vu le dernier film de Pedro Almodóvar, « La chambre d'à côté ». Un beau film, même si il est un peu froid par rapport au reste de sa filmographie.

Propos recueillis par Stanislas L.